

A man and a woman are shown from the chest up, positioned in the lower half of the frame. The man, on the left, has dark hair and is looking off to the side with a slight smile. The woman, on the right, has dark, wavy hair and is looking towards the camera. They are both wearing dark, sleeveless tops. The background is a dense, textured green, resembling a wall of leaves or a tropical forest. The overall color palette is dominated by greens and browns.

F. G. Haghenbeck
L'Affaire tequila

ROMAN TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE) PAR J. PONCE

DENOËL
& D'AILLEURS

L’Affaire tequila

DU MÊME AUTEUR

Martini shoot, Denoël, 2011

F.G. Hagenbeck

L’Affaire tequila

roman

*Traduit de l’espagnol (Mexique)
par Juliette Ponce*

DENOËL
& D’AILLEURS

Titre original :

El Caso tequila

© F.G. Haghenbeck, 2010

Et pour la traduction française :

© Denoël, 2012

« Je bois pour rendre les autres intéressants. »

Groucho MARX

« Le travail est la malédiction des classes qui boivent. »

Oscar WILDE

« J'ai de la pitié pour les gens qui ne boivent pas. Le réveil est sans doute leur seul moment de grâce de la journée. »

Frank SINATRA

Tequila sunrise

2 mesures de tequila blanche
4 mesures de jus d'orange
1 mesure de grenadine
1 tranche d'orange
1 cerise confite
glaçons

Mettre les glaçons dans un verre type « tumbler » et verser la tequila. Ajouter le jus d'orange puis la grenadine, incliner le verre pour que le sirop plonge vers le fond et qu'on croie assister au lever du soleil. Remuer légèrement et décorer de la cerise et de la tranche d'orange.

Derrière chaque cocktail un peu connu se cachent un secret de préparation, une intrigante appellation et une légende qui en dévoile l'origine. Il en est ainsi depuis plus de deux cents ans, et cela a même donné naissance à la mixologie. Le mot cocktail, c'est certain, a pour le moins une origine incertaine. Selon les versions, on affirme que le mot est un assemblage des termes anglais peacock et tail ou bien qu'il s'agit de la transformation

du mot coquetier, sorte de petit verre où l'on pouvait servir des breuvages. Pour les Anglais le terme cocktail dérive du nom donné à un cheval croisé, en opposition à un pur-sang. On ne connaîtra sans doute jamais la véritable étymologie du mot. Ce dont on est sûr en revanche, c'est qu'en France on ornait d'une plume les boissons alcoolisées afin de les distinguer.

Quant à l'invention de la tequila sunrise, la légende veut qu'elle soit le fruit de l'imagination d'un barman resté boire toute une nuit en compagnie d'un ami derrière son comptoir. Le lendemain matin, quand le patron les découvrit ivres morts et leur demanda ce qu'ils faisaient là, le coupable se trouva une excuse pour éviter d'avoir à payer les consommations et déclara: «pour créer une boisson inspirée du lever du soleil sur le bar». Il mélangea alors à la hâte de la tequila, du jus d'orange et de la grenadine, imitant ainsi les couleurs de l'aurore. Cette scène remonterait aux années trente, certains disent qu'elle s'est déroulée en Floride à cause du jus d'orange, si emblématique de la région. D'autres, bien sûr, qu'elle a eu lieu à Acapulco, ce qui est peu probable, vu que là-bas le soleil se lève derrière les montagnes. Quoi qu'il en soit la tequila sunrise est devenue le symbole du touriste qui adore les palmiers, le doux ronron des vagues et Frank Sinatra chantant Come Fly with Me.

*

Le ciel de fin d'après-midi déployait un tel panel de couleurs qu'on aurait pu croire que le peintre céleste avait éclusé trois tequilas de plus que moi. J'étais convaincu qu'il paierait cher ses excès de rouge et de jaune. Un voilier se

profila à l'horizon, entre les pincées orange pêche et jaune mangue du crépuscule. Le tableau était magnifique.

Le vent frais, chargé des effluves marins si chers aux touristes et aux mouettes, emportait la fumée de mon Cohiba. Je le fumais avec une telle lenteur que je pouvais entendre le tabac se consumer. C'était une de ces journées où d'aucuns pensent que la vie vaut vraiment le coup d'être vécue. Même si pour ma part je savais qu'il ne me restait plus que vingt-quatre heures à en profiter.

Notre artiste paysagiste continuait de copier les couleurs de ma boisson, une tequila sunrise, afin de nous offrir un splendide aperçu du soleil se posant sur la baie. Je levai mon verre pour les comparer. Le rouge de la cerise faisait concurrence à l'astre roi qui plongeait dans la mer tel un ballon oublié là par un enfant. Pas de doute, j'étais bien au paradis. Dieu l'avait installé sur un terrain acheté à crédit de la côte pacifique du Mexique. Dans la Bible il s'appelait Éden, mais de nos jours les agences de voyages le nommaient Acapulco.

Les hommes d'affaires, toujours prompts à détourner les choix du Créateur, avaient construit de monumentaux bâtiments de béton qui s'entassaient le long de la plage. On vendait l'endroit comme la ville parfaite pour faire l'amour, passer des pactes avec des serpents, commettre toutes sortes de péchés et vivre sans aucune règle. Le paradis, vous dis-je.

Bien avant que Frankie *old-blue-eyes* Sinatra ne chante «*you just say the world and we'll beat the birds down to Acapulco bay*», tout ce qui osait se qualifier de célèbre venait déjà en vacances dans ce port. C'est là que se donnaient rendez-vous des stars de cinéma, comiques amers, toreros

alcooliques, politiciens corrompus, rois sans couronne, gangsters assassins, prostituées amoureuses et, de temps à autre, c'est aussi là que certaines familles venaient dépenser leurs économies.

Je ne correspondais à aucun des personnages de cette liste. Mon éphémère séjour était strictement professionnel et mes attributions resteraient sans doute les mêmes, à moins que je ne découvre les bons numéros de la loterie : j'étais toujours un fin limier, mi-gringo, mi-mexicain, dont quatre-vingt-dix pour cent de l'existence s'étaient évaporés en alcool et le reste en pures conneries.

Cette façade de paradis des vacances était très convaincante, mais Acapulco était aussi — juste après le bar du Beverly Hills Hotel, le terrain de golf de Palm Springs et le trottoir en face de la synagogue de Santa Monica — l'endroit le plus important où faire des affaires pour les gens d'Hollywood. C'était là que les étoiles et les producteurs de Cinéland signaient des contrats de paquets de dollars. Mon nouveau job concernait l'un de ces contrats. Mais là aussi ce n'était qu'une façade, ma vraie mission consistait en fait à baby-sitter un homme-singe ivrogne.

Acapulco avait cessé d'être un paradis pour moi. Ma mission d'ange gardien était un vrai fiasco : la police mexicaine voulait me mettre à l'ombre, une bande de gros durs pensait que ma tête plantée au bout d'un pic serait du plus bel effet, et un mercenaire devait en ce moment même nettoyer son automatique pour m'éliminer d'une balle entre les deux yeux. Je m'étais fourré dans des affaires qu'on préfère lire dans la rubrique faits divers, et encore du coin de l'œil. À mes pieds gisait une mallette remplie de billets

de cent dollars en liasses aussi épaisses qu'un annuaire téléphonique. J'y reposais mes jambes pendant qu'ensemble on regardait le coucher de soleil ; à force de danser avec elle au milieu des cadavres, je m'y étais attaché. Généralement je la gardais menottée à mon poignet, mais aujourd'hui nous nous étions offert un après-midi de liberté. Je savourais mon cocktail en fumant un cigare cubain, et le demi-million de dollars faisait la seule chose qu'il sache faire : être beaucoup d'argent.

Depuis ma terrasse à l'hôtel Los Flamingos, lieu de rendez-vous de John Wayne, Red Skelton, Rita Hayworth et autres stars, je songeais à la mallette orpheline, aux couleurs de mon cocktail et à l'état d'ébriété du peintre céleste. Je priais pour que Frankie *old-blue-eyes* puisse venir à mon enterrement chanter un petit adieu ; après tout, quand on joue avec le serpent, c'est toujours avantage au casino. Demandez donc à Dieu, il est expert en la matière. Soudain, des cris sont venus interrompre ma rêverie.

— Sunny Pascal ! Sunny ! me criait-on de l'autre côté de la porte en y tambourinant avec la rudesse d'un boxeur agonisant.

Il faudrait que je réserve des places pour voir le coucher de soleil suivant, c'en était fini pour aujourd'hui. J'espérais que le peintre n'aurait pas épuisé sa palette : on sait bien que rien ne vaut la première fois, sauf au lit.

Je planquai la mallette. Qu'elle n'aille pas s'essayer à sauter du balcon à la manière des plongeurs du rocher de La Quebrada. J'ai ouvert la porte et me suis retrouvé devant Adolfo, le jeune aide de l'hôtel, qui ouvrait des yeux si grands qu'on aurait dit des *hot cakes*.

— Vite! À la piscine! il se remit à crier en me tirant par la manche.

Quand quelqu'un vocifère de la sorte, c'est qu'il y a un souci. Ça ne me plut guère: les soucis, j'en avais à revendre.

Nous avons descendu les escaliers quatre à quatre. J'ai suivi les cris dans le patio jusqu'à un groupe de touristes. Tous regardaient, surpris, la piscine transformée en mare de sang. Au milieu flottait un corps, bras en croix et tête immergée. Il était grand, musculeux. Le genre de corps qui vous donne accès aux femmes, à la gloire et aux médailles olympiques. Un corps vieux aussi, ces meilleures années étaient derrière lui. Au bord de la piscine se tenait Scott Cherries, mon ami et associé.

— Sunny, il est mort, m'annonça-t-il.

L'expression de son visage évoquait une vache suicidaire plantée au milieu de l'autoroute. Il avait de bonnes excuses: le type que nous devions surveiller flottait raide mort dans l'eau entre les fleurs de bougainvilliers séchées. Johnny Weissmuller, le meilleur Tarzan de tous les temps, ne verrait plus son singe Chita, et ce voyage-là, il le ferait sans Jane.

Je ne parvins qu'à articuler, consterné:

— Bordel de merde! Tarzan m'a claqué dans les doigts.

Scorpion

2 mesures de rhum blanc
 2 mesures de jus d'orange
 1 mesure de jus de citron
 1 mesure de brandy
 ½ mesure de sirop d'orgeat
 ou de crème d'amande
 glace
 1 tranche d'orange
 1 cerise
 1 gardénia

Mettre les glaçons et les ingrédients liquides dans un blender et mélanger à puissance maximale jusqu'à ce que la glace devienne *frappée*. Servir dans un verre bas ou en double mesure dans une large tasse décorée de la tranche d'orange, de la cerise et du gardénia. À boire à la paille au rythme du succès des Ventures en 1964, *Walk, Don't Run*.

Le scorpion tient son nom de la manière dont il est bu, à la paille, entre plusieurs convives. La paille imite la queue du scorpion, la boisson son venin. Le scorpion est une des boissons

tropicales les plus réputées, inventée par Trader Vic ou Victor Bergeron, fondateur des restaurants tikis les plus connus, non seulement aux États-Unis mais un peu partout dans le monde. C'est lui qui fut à l'initiative du culte des îles polynésiennes, qui finirait par s'intégrer à la vaste culture pop mondiale. Il inventa plus de cent recettes de cocktails autour des thèmes des mers du Sud, toujours servis dans des verres au design inspiré des idoles en bois des îles du Pacifique.

Les intellectuels les plus sophistiqués se sont entichés de ses cocktails dans les années soixante-dix: Gore Vidal, Bob Fosse, Arthur Schlesinger mais aussi Stanley Kubrick, un client assidu du Trader Vic's de New York. La légende veut même que l'idée de filmer 2001 : l'Odyssée de l'espace lui soit venue alors qu'il y savourait un de ses cocktails favoris.

*

Tout avait commencé quelques mois plus tôt. Nous n'avions pas encore fini de pleurer Marilyn Monroe et son cher JFK quand un quartet de Liverpool leur vola la vedette au journal télévisé. C'était l'heure du déjeuner. On aurait dit que les collines d'Hollywood avaient été repeintes en vert par les pluies d'été. Je portais ma *guayabera* noire à motifs clairs, un pantalon de coton noir également et des chaussures de cuir blanc, à même la peau. J'étais tout propre, bien mis, ma barbe de beatnik était taillée. J'avais l'air serein, en pleine forme, mon portefeuille regorgeait de dollars et je me fichais que ça se remarque. J'allais rencontrer mon idole.

Je suis sorti de ma Woody face au Trader Vic's de Beverly

Hills. J'ai attrapé une enveloppe sur le siège passager où je gardais une bière chaude, un soutien-gorge dont le nom de la propriétaire m'échappait et deux 45 tours rayés de musique surf.

J'ai avancé avec l'aplomb de Steve McQueen jusqu'à la réception. Une splendide blonde en jupe hawaïenne m'accueillit d'un regard vert jade agrémenté d'un sourire et d'une silhouette qui vous laissaient en nage rien qu'à l'imaginer dépourvue de son déguisement. Le sourire s'élargit en une bouche immense : le charme était rompu. J'ai indiqué la réservation et elle m'a escorté jusqu'à la table. Elle a tenté de minauder mais mon attention était déjà fixée sur autre chose.

J'ai d'abord aperçu la calvitie, légèrement masquée par une coupe militaire, de mon ami Scott Cherris. Ses lunettes de soleil lui donnaient l'air d'un agent fédéral efféminé, mais il n'était en fait qu'un de ces producteurs d'Hollywood dotés de plus d'enthousiasme que de succès. Cette fois-ci, il tentait de me charmer avec une chemise jaune poussin, prêt à se faire croquer par un chat de gouttière. Si j'avais été Grosminet, ç'aurait été parfait.

— Mon associé, *mister* Sunny Pascal.

Il se leva pour me présenter. L'homme assis à ses côtés était grand, et plus dégarni encore que Scott. Ses énormes lunettes lui donnaient un air de génie fou sur le point de faire sauter la planète. Il venait de la côte Est, pas de doute, son costume en laine et sa cravate démodée le trahissaient. Son fort accent du Queens nous le confirma.

Schwartz avait pris le contrôle d'All Star Comics, désormais connu sous le nom de DC Comics, des éditions

célèbres pour avoir publié les vignettes des héros les plus populaires, comme Superman, Batman et Wonderwoman. Il avait décidé de donner un coup de frais à tous ces vieux personnages avec une nouvelle ligne graphique et des scénarios originaux. Avec l'aide de Carmine Infantino il avait, entre autres, fait renaître Flash, le héros le plus rapide du monde. C'était désormais la bande dessinée la plus vendue. Je rêvais d'être Barry Allen et de courir à la vitesse de la lumière pour faire les courses, le ménage, porter des fleurs à ma fiancée n° 1, aller bécoter la n° 2, draguer la future n° 3 et avoir le temps de regarder le dernier épisode de Peyton Place.

On a tous nos faiblesses. Personnellement je ne suis guère élitiste, j'en ai plusieurs. Les bandes dessinées en font partie. Elles sont drôles, faciles à lire au fond de son bain et pas prétentieuses. Les bandes dessinées sont un miroir assez fidèle de mon existence. C'est pourquoi je ne suis pas si surpris de la malchance que j'ai avec les femmes ; personne ne veut s'engager avec un personnage de bande dessinée. Surexcité comme un gamin, j'ai sorti de ma pochette la revue *Showcase* n° 4 et je l'ai posée sur la table.

— Enchanté. Vous pourriez me la dédicacer ?

Scott Cherris arracha la revue des mains de Schwartz et me fit asseoir fissa. Il ne manquait plus qu'il me donne une tapette en me reprochant « Méchant Sunny va ! » pour que je me sente vraiment comme un petit chien surpris en train de laper l'eau des toilettes.

— C'est un rendez-vous de boulot. Tu gardes tes gamineries pour plus tard, grogna-t-il.

Il m'attira à lui et susurra : « Je t'ai demandé de ne pas

me ridiculiser, ne fais pas l'enfant.» Il me mit sous le nez la boisson qu'il m'avait commandée, un scorpion. Il savait bien que les cocktails étaient la seule façon de me faire taire. Je suis resté sage comme une image, à siroter une énorme tasse de céramique sculptée de dieux polynésiens.

— *Mister Schwartz* a fait le déplacement depuis son bureau du Rockefeller Center pour nous céder les droits télévisuels de ce qui deviendra un succès, expliqua Cherris très sérieusement.

Mon ami se métamorphosait en homme d'affaires professionnel dès qu'il y avait de l'argent en jeu. Il passait le reste du temps à cirer sa Jaguar, boire des cocktails et minauder avec les serveuses.

— L'American Broadcasting Company voudrait le diffuser. La guerre est déclarée entre les chaînes, c'est à qui saura placer le programme le plus original, s'exclama Scott sur un ton digne d'un magnat.

J'avais du mal à voir en mon ami un vrai producteur. Il poursuivait :

— *Congo Bill* a été un succès dans les années cinquante au cinéma, c'est le moment d'en faire un succès de télévision !

Je lui ai fait signe de poursuivre, sans lâcher la paille de ma boisson. Je ne voulais pas risquer de me faire engueuler par Scott ou les dieux de la tasse si j'ouvrais la bouche.

— On a décidé de reprendre le vieux personnage de Congo Bill et d'en proposer une nouvelle version inspirée des bandes dessinées de Julius Schwartz... *Congorilla* !

Je m'étranglai. Je toussai pour éviter un suicide à la paille. Les producteurs de Cinéland fomentaient un tel nombre de projets semblables à des excréments qu'ils n'avaient sans

doute plus besoin d'aller aux toilettes. Ce n'était pas une mauvaise idée, c'était juste la pire. Congo Bill, un de ces nombreux personnages relancés dans les années quarante, au moment où la mode était aux aventures en Afrique. On l'avait remis au goût du jour à coups de pouvoirs magiques et de science-fiction, rien d'original, cette pratique était très répandue dans le monde de la BD. C'était devenu une blague. Une bien mauvaise blague, soit dit en passant.

— Vous comptez produire un programme de télé sur un chasseur aventurier en Afrique qui se convertit en gorille doré géant chaque fois qu'il touche son anneau magique ? demandai-je les yeux tout aussi ouverts que les oreilles ; qui sait, j'avais peut-être mal entendu.

Schwartz et Cherris sourirent de concert. La réponse vint en chœur, elle aussi.

— Oui.

Tout commentaire devrait désormais attendre le siècle prochain.

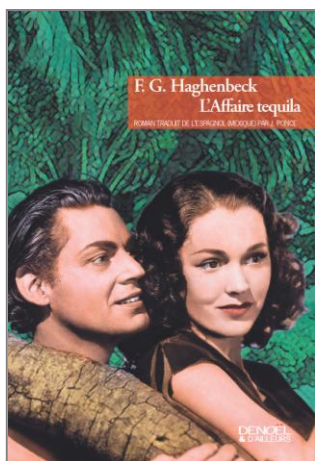
Cherris, enthousiaste, expliqua :

— Les enfants vont adorer le personnage. J'ai discuté avec mes amis du magasin de jouets et on pourrait lancer le costume de Congorilla, avec le ceinturon, le revolver et le masque de singe. On a obtenu la star parfaite pour le rôle.

— Je crois que je préfère ne pas le savoir..., ai-je tenté de l'interrompre. Trop tard.

— Tarzan en personne : Johnny Weissmuller. Le Festival international de cinéma d'Acapulco s'ouvre dans quelques jours ; il s'y rendra pour annoncer la nouvelle et tenter de faire un peu de tapage autour du projet, déclara Scott Cherris l'immense sourire qui lui était familier aux lèvres

18. Blue margarita	140
19. Pink lady	145
20. Rhum swizzle	156
21. Gin-fizz	161
22. El diablo	175
23. Mimosa	182
24. Pepito collins	187
25. Michelada	194
26. Paradise	201
27. Drapeau mexicain	209
28. Flamingo	219
29. Fireman's sour	229
30. Stinger	233
31. Toro loco	242
32. Barracuda	250
33. Old pal	260
34. Martini cecilia	267
<i>Épilogue : Dernière tournée</i>	273



L'Affaire tequila

F. G. Haghenbeck

Cette édition électronique du livre
L'Affaire tequila de F. G. Haghenbeck
a été réalisée le 28 mai 2012
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207113226 - Numéro d'édition : 243126).

Code Sodis : N52755 - ISBN : 9782207113240
Numéro d'édition : 243128.